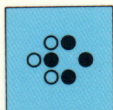


Les Grégoire

Le livret de famille

Ludovic Massé

Roman



P.O.L.



Extrait de la publication

Les Grégoire

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

LE VIN PUR, roman, 1984 (réédition).

Aux éditions Bernard Grasset

LE MAS DES OUBELLS, roman, 1933 (épuisé).

OMBRES SUR LES CHAMPS, roman, 1934 (épuisé).

LA FLAMME SAUVAGE, roman, 1936 (épuisé).

A la librairie Larousse

LAM, LA TRUITE, roman, 1938 (en coll. avec Sylvain Massé)
(épuisé).

Aux éditions Fasquelle

LES GRÉGOIRE, roman (épuisé).

I. — LE LIVRET DE FAMILLE, 1944 (prix de la Guilde du
Livre).

II. — FUMÉES DE VILLAGE, 1945.

III. — LA FLEUR DE LA JEUNESSE, 1946.

Aux éditions Flammarion

LE VIN PUR, roman, 1945 (prix Sully-Olivier de Serres)
(épuisé).

A l'Amitié par le livre

LA TERRE DU LIÈGE, roman, 1953 (illustré par Marcel Gili).

LES TRABUCAYRES, roman, 1955 (illustré par François Salvat).

CONTES EN SABOTS, 1959.

LE REFUS, roman, 1962 (illustré par Robert Lapoujade).

SIMON ROQUERE, roman, 1969 (illustré par Andreou).

Aux éditions du Chiendent

LE MAS DES OUBELLS, roman, 1981 (réédition).

GALDARAS et autres contes, 1982.

LA TERRE DU LIÈGE, 1984 (réédition).

Ludovic Massé

Les Grégoire

Le livret de famille

P.O.L
26, rue Jacob, Paris 6^e

© P.O.L, 1984
ISBN : 2-86744-030-0

A Roger Martin du Gard,
son admirateur et ami.

L. M.

*... Je ne me suis jamais senti grand
goût pour peindre les triom-
phants et les glorieux de ce monde,
mais bien ceux dont la plus vraie
gloire est cachée...*

André Gide,
Si le grain ne meurt.

I

Madame Clément Grégoire n'habite pas bien loin de chez moi. Elle est veuve. Elle vient d'atteindre soixante-quinze ans. Lorsqu'elle n'est pas trop triste, elle paraît beaucoup moins que son âge.

Je vais la voir souvent. Je n'ai pas plus de cent pas à faire. Je ne la surprends jamais. C'est ma mère.

La porte de son logement est fermée à clef, ou bien la targette est poussée, à l'intérieur. Je l'entends qui se presse. Nous ne nous embrassons pas. Nous ne nous embrassons que lorsqu'un de nous part en voyage ou en revient ; nous voyageons très peu ; nos embrassades font époque. Nous nous aimons beaucoup, malgré celà. Mais nous sommes assez rugueux.

Depuis quelque temps, nos conversations portent sur le même sujet. Mes diversions préliminaires ne la trompent point. Elle sait où je vais en venir. Ses yeux vacillent et son visage se creuse un peu plus. Alors, je cesse de ruser ; je n'ai nulle envie de jouer avec son inquiétude. Je lui rappelle posément un souvenir de son enfance, m'arrête au point obscur de ce souvenir, réclame d'elle une précision, une confir-

mation. J'ai le regard d'un homme qui exigerait de l'argent...

Ma mère aime les retours sur le passé et elle les redoute. Chacune de mes questions semble la contrarier. J'ai l'impression de troubler une eau calme. Il me semble aussi que je vais la forcer à se pencher sur les poussières d'un vieil album. Elle doit discerner à la fois de la tendresse et de la cruauté sur mon visage. Soudain, elle parle ; d'abord, elle a toussé pour déblayer sa gorge ; puis, elle s'anime et rougit. Une de mes erreurs la fait sursauter. Parfois, en rapprochant des dates, je fais rebondir un événement à dix ans en arrière. Elle est navrée ; elle s'incline bien bas devant les dates ; je suis obligé de la consoler. D'autres fois, son entêtement m'impressionne ; tous les calculs lui donnent raison... Et le moment arrive où je la sens délivrée de poids amers ; elle vit comme au temps où il n'y avait ni absents, ni morts...

... Elle a tout de suite trouvé le livret de famille. Il était à sa place, au fin fond d'un tiroir, sous un amas de papiers, à sa place de fondation. Je l'ai emporté.

Je ne connais pas beaucoup de choses plus émouvantes que ce vieux livret. Avec sa couverture rousse et recroquevillée comme une feuille d'automne, ses taches, ses coins usés, son air d'avoir vécu et souffert, il me serre le cœur. Mais je ne l'ai point emporté pour m'attendrir.

Je l'ouvre. La couverture résiste comme une porte qu'on n'ouvre pas souvent. Au verso, sont réglementées « les seules choses graves de la vie que M. Lepic prêt au sérieux » : les naissances, les mariages et les décès. Que d'obligations dans ces quelques lignes ! Il m'avait toujours paru qu'on faisait moins d'histoires pour naître et mourir !

Il y a huit pages en tout. Les deux premières sont

consacrées au mariage et au décès des époux. Le 23 février 1887, eut lieu, au hameau de Malère, le mariage de mon père, Clément Grégoire, né le 21 avril 1856, instituteur, avec ma mère, Valentine-Rose-Françoise Demonte, née le 28 septembre 1868, sans profession. Le nom des Grégoire est magistralement calligraphié ; il éclaire la page. Le nom de jeune fille de ma mère est écrit menu ; il s'efface au seuil de la vie nouvelle... La page du décès des époux est divisée en deux cases. La première est remplie. Mon père est décédé le 27 avril 1928.

Trois autres pages sont occupées par la naissance des enfants. Elles jalonnent presque mathématiquement les treize premières années du mariage de mes parents. Clément est né en 1888, Emilienne en 1890, Alice en 1893, Robert en 1897, et moi en 1900.

Un décès : celui de Robert, en novembre 1924.

Il reste des pages à remplir qui ne seront jamais remplies. Il y avait de quoi caser douze frères et sœurs. Ce n'était pas une limite, on le sent bien. A suivre... eût volontiers dit le livret.

Le voilà fermé. Il tremble dans mes mains. Il me pèse. Tout mince, il est si lourd ! Avec ses raccourcis poignants, ses arrivées et ses départs, ses essors et ses naufrages, sa brutalité, ses aurores et ses nuits, il résume toute la vie et toute la mort des miens...

II

Je suis allé deux ou trois fois au confluent de la Désix et de l'Agly, aux confins des Corbières. C'est un spectacle aussi touchant que l'accolade de la mère et de l'enfant. La Désix ne vient pas de bien loin, mais elle a mille histoires à raconter, elle est turbulente, cela fait que l'Agly est toute remuée de l'embrassade. C'est déjà un gros torrent décidé ; il a tout près de cent kilomètres à parcourir...

Cassignan est en dessous du confluent, un peu à l'écart, sur de hautes terres. Caramany et Rasiguères aussi. Tous les villages de la contrée se juchent sur des crêtes. L'Agly leur fait peur. Il n'y a guère que Latour qui ait osé s'approcher ; mais Latour est chef-lieu de canton... L'Agly leur fait peur et il les fascine. Des mas se sont approchés, au fil des siècles. L'un d'eux est venu dans une convexité limoneuse. Il fait penser à un buffle, épais et solitaire, descendu au bord du fleuve pour boire...

C'est Peiroblanc...

Depuis que mes grands-parents paternels l'ont quitté, depuis même qu'ils sont morts, Peiroblanc

n'a, paraît-il, pas trop changé. Ses murs de granit blanc font encore écho à son nom de baptême. Ses fenêtres regardent la rivière. Il vit toujours dans la hantise et l'amour des eaux grondantes, ici matées par de puissants batardeaux, là captées, séduites, dérivées, éparpillées au plus secret des terres. Il conserve sa réputation d'enrichir les métayers ; il n'a changé que trois fois de mains en cent ans.

C'est là qu'est né Clément Grégoire, mon père. Enfant, c'était un sauvage petit bonhomme, toujours campé sur des buttes, et se sauvant à toutes jambes dès qu'apparaissait une personne étrangère au mas. Il était maigre, tout frêle. Ses frères « avaient tout gardé », comme on dit là-bas. L'aîné s'appelait Vincent, l'autre, François, ou encore Cisco ; c'étaient deux gaillards forts et calmes comme des bœufs. Entre eux était née Marguerite, dont l'apparition à la porte du mas faisait chavirer d'émoi le cœur des hommes.

Mon père était le dernier des Grégoire. Il était venu tard. Comme un cheveu sur la soupe. A sa naissance, il tenait à la vie par un fil. Mais on s'était mis à l'aimer ; cela fait des miracles. Tout de suite, il montra bonne tête. A huit ans, il savait écrire une lettre. Il pouvait en remonter à la famille entière. Alors, on joignit l'admiration à l'affection. Il eut une enfance de roi. Lorsqu'il arrivait de l'école, sa mère et sa sœur le raflaient dès le portail pour l'accabler de soins, de questions et de caresses. Le soir, après le repas, cependant qu'il faisait son devoir, on ne parlait qu'en chuchotant. Lorsqu'il ouvrait le livre où était contée l'histoire de la France — une histoire qu'on vivait fiévreusement, car on était au lendemain du Deux décembre ; une histoire qu'on devait illustrer de son sang, car on était à la veille de 1870 —, l'attention

devenait solennelle. Vincent et Cisco se faisaient tout petits ; la mère allégeait ses bruits de vaisselle, et le père, mâchonnant son émotion comme un vieux mors, laissait ses yeux s'embuer comme le miroir sous l'haleine...

III

Je n'ai pas connu grand-père ni grand-mère Grégoire. Grand-père mourut en 1870, trente ans avant ma naissance ; grand-mère alla jusqu'en 1890. Mais j'ai si souvent entendu parler d'eux qu'il me semble avoir sauté sur leurs genoux et éprouvé leur amour. C'étaient des paysans, fils de paysans. Leurs ascendants étaient de cette génération que la Révolution avait émancipée, que le premier Empire et la Restauration avaient replongée dans le désarroi. Ils avaient de tout temps été au service de maîtres, mais le métayage prenant avec les années une forme de moins en moins rigoureuse, ils s'estimaient assez heureux.

Grand-père était un homme sobre en tout. Il vivait sur quelques gros principes de travail et d'honnêteté. « Quand le paysan se couchera, le monde mourra », aimait-il à dire. C'est un aphorisme qu'il n'avait pas inventé, mais dont il illustrait la sagesse et la grandeur en travaillant. Il ne lambinait pas plus à table qu'au travail ; le repas lui apparaissait comme une nécessité à laquelle il se pliait sans complaisance.

Enfant, mon père accompagnait souvent les hommes à Plaous ou à la Drillo, qui étaient les propriétés les plus éloignées du domaine. On tirait le déjeuner des sacs. Grand-père expédiait sa part très vite et sans volupté, et il ne manquait jamais de faire une allusion aux vertus de la sobriété. Vincent et Cisco haussaient les épaules, mais mon père est resté marqué par cet enseignement ; je l'ai rarement vu s'attarder à table, ou y prendre un plaisir excessif, encore moins être intempérant.

En gros, grand-père Grégoire était un brave homme, timide et austère. Il sortait rarement de Peiroblanc, s'interdisait toute joie, toute fantaisie, tout divertissement trop onéreux ou trop vif. Il ne se déplaçait à Cassignan, le pays de sa femme, que pour les grandes occasions, et contraint. Il employait ses dimanches à bricoler, à demi endimanché, pour ne pas indisposer grand-mère, et aussi, un peu, le Seigneur, auquel il croyait confusément, enfin pour avoir une excuse toute prête si on s'étonnait de le voir travailler « un jour comme ça ». Pour la fête patronale, il se résignait à aller perdre deux jours à Cassignan, chez ses beaux-parents. Il savait que grand-mère, sa Catoune, lui eût fait payer toute abstention ou tout marchandage d'une de ces bouderies mémorables dont certaines duraient un mois. Il se chaussait avec mille grimaces de douleur, paraissait dans la cour mal remis de ses colères, la peau rouge, l'œil irrité, un peu semblable, avec son grand chapeau aux ailes gauchies, à un goéland pris dans la tempête...

A Cassignan, la parenté emplissait la maison ; il y avait un oncle dans chaque couloir, une cousine dans chaque encoignure. Tout ce monde était vêtu de noir, et éclatait à tout propos de cet accent d'oc si aigre, si

Dans ce premier volume de la trilogie *Les Grégoire*, Lucien, le cadet de la famille, nous raconte les premières années de sa vie, telles que lui-même s'en souvient, telles que ses proches les lui ont remémorées.

Voici donc, sous le regard à la fois attendri et perçant d'un enfant qui s'éveille à la vie, l'histoire d'une famille, entre Conflent et Vallespir, en Catalogne française, au début de ce siècle.

Marque d'abord ces pages la figure d'un père hors du commun. Instituteur — de ces missionnaires de l'éducation qu'avait suscités la Troisième République —, fier, indépendant, il donnera à ses cinq enfants le goût d'une liberté d'esprit et de comportement qui animera toute leur vie. Dévoué corps et âme à son métier, il éduquera, dans des conditions épouvantables, des générations d'élèves dont les parents ne savaient pas lire.

Mais *Le livret de famille*, c'est aussi la chronique attentive et généreuse des jours qui passent, des travaux, des joies et des peines, d'une nature qui rythmait l'existence. C'est une succession de portraits et de scènes qui font revivre au moyen d'une langue ample et chaleureuse un temps où la famille et la communauté villageoise pouvaient encore être le cadre de l'épanouissement individuel.



9 782867 440304

Document de couverture :
la famille Massé photographiée en 1902.

Maquette : Jean-Pierre Reissner.

ISBN : 2-86744-030-0
F1 0032-84-XI

85,00 FF

Extrait de la publication